

prince; mais elle préférait la mort au déshonneur, et ne pouvait être que la femme de Son Altesse.

Ces prétentions stupéfièrent le docteur, il n'avait jamais cru Sarah si audacieusement ambitieuse. Un tel mariage, entouré de difficultés sans nombre, de dangers de toute sorte, parut impossible à Polidori; il dit franchement à Seyton pour quelles raisons le grand-duc ne consentirait jamais à une telle union. Seyton accepta ces raisons, en reconnut l'importance; mais il proposa, comme un *mezzo termine* qui pouvait tout concilier, un mariage secret bien en règle, et seulement déclaré après la mort du grand-duc régnant. Sarah était de noble et ancienne maison; une telle union ne manquait pas de précédents. Seyton donnait au prince huit jours pour se décider: sa sœur ne supporterait pas plus longtemps les cruelles angoisses de l'incertitude; s'il lui fallait renoncer à l'amour de Rodolphe, elle prendrait cette douloureuse résolution le plus promptement possible.

Certain de ne pas se tromper sur les vues de Sarah, le docteur demeura fort perplexe. Il avait trois partis à prendre:

Avertir le grand-duc de ce complot matrimonial; — Ouvrir les yeux de Rodolphe sur les manœuvres de Tom et de Sarah; — Prêter les mains à ce mariage.

Mais:

Prévenir le grand-duc, c'était s'aliéner à tout jamais l'héritier présomptif de la couronne. — Éclairer Rodolphe sur les vues intéressées de Sarah, c'était s'exposer à être reçu comme on l'est toujours par un amoureux lorsqu'on vient lui déprécier l'objet aimé; et puis quel terrible coup pour la vanité ou pour le cœur du jeune prince!... lui révéler que c'était surtout sa position souveraine qu'on voulait épouser.

En se prêtant au contraire à ce mariage, Polidori s'attachait Rodolphe et Sarah par un lien de reconnaissance profonde, ou du moins par la solidarité d'un acte dangereux. Sans doute tout pouvait se découvrir, et le docteur s'exposait alors à la colère du grand-duc; mais le mariage serait conclu, l'union valable, l'orage passerait, et le futur souverain de Gérolstein se trouverait d'autant plus lié envers Polidori que celui-ci aurait couru plus de dangers à son service. Après de mûres réflexions, celui-ci se décida donc à servir Sarah, néanmoins avec une certaine restriction dont nous parlerons plus tard. La passion de Rodolphe était arrivée à son dernier période; violemment exaspéré par la contrainte et par les habillissimes séductions de l'Écossaise, qui semblait souffrir encore plus que lui des obstacles insurmontables que l'honneur et le devoir mettaient

à leur félicité... quelques jours de plus, le jeune prince se trahissait.

Aussi, lorsque le docteur lui proposa de ne plus jamais voir cette fille enivrante, ou de la posséder par un mariage secret, Rodolphe sauta au cou de Polidori, l'appela son sauveur, son ami, son père. Le temple et le ministre eussent été là que le jeune prince eût épousé à l'instant.

Le docteur voulut, *pour cause*, se charger de tout.

Il trouva un pasteur, des témoins; et l'union (dont toutes les formalités furent soigneusement surveillées et vérifiées par Seyton) fut secrètement célébrée pendant une courte absence du grand-duc, appelé à une conférence de la diète germanique... Les prédictions de la montagnarde écossaise étaient réalisées: Sarah épousait l'héritier d'une couronne.

Sans amortir les feux de son amour, la possession rendit Rodolphe plus circonspect, et calma cette violence qui aurait pu compromettre le secret de sa passion pour Sarah. Le jeune couple, protégé par Seyton et par le docteur, s'entendit si bien, mit tant de réserve dans ses relations, qu'elles échappèrent à tous les yeux.

Un événement impatientement attendu par Sarah changea bientôt ce calme en tempête... Elle devint mère... Alors se manifestèrent chez cette femme des exigences toutes nouvelles et effrayantes pour Rodolphe; elle lui déclara, en fondant en larmes hypocrites, qu'elle ne pouvait plus supporter la contrainte où elle vivait, contrainte que sa grossesse rendait plus pénible encore. Dans cette extrémité, elle proposait résolument au jeune prince de tout avouer au grand-duc, qui s'était, ainsi que la grande-duchesse douairière, de plus en plus affectionné à Sarah. Sans doute, ajoutait celle-ci, il s'indignerait d'abord, s'emporterait; mais il aimait si tendrement, si aveuglément son fils; il avait pour elle, Sarah, tant d'affection, que le courroux paternel s'apaiserait peu à peu, et elle prendrait enfin à la cour de Gérolstein le rang qui lui appartenait, si cela se peut dire, doublement, puisqu'elle allait donner un enfant à l'héritier présomptif du grand-duc. Cette prétention épouvanta Rodolphe: il connaissait le profond attachement de son père pour lui, mais il connaissait aussi l'inflexibilité des principes du grand-duc à l'endroit des devoirs de prince. A toutes ses objections Sarah répondait impitoyablement:

« Je suis votre femme devant Dieu et devant les hommes. Dans quelque temps je ne pourrai plus cacher ma grossesse; je ne veux plus rougir d'une position dont je suis au contraire si fière, et dont je puis me glorifier tout haut. »

La paternité avait redoublé la tendresse de Ro-

dolphe pour Sarah. Placé entre le désir d'accéder à ses vœux et la crainte du courroux de son père, il éprouvait d'affreux déchirements. Seyton prenait le parti de sa sœur.

« Le mariage est indissoluble, disait-il à son royal beau-frère. Le grand-duc peut vous exiler de sa cour, vous et votre femme ; rien de plus. Or il vous aime trop pour se résoudre à une pareille mesure ; il préférera tolérer ce qu'il n'aura pu empêcher. »

Ces raisonnements, fort justes d'ailleurs, ne calmaient pas les anxiétés de Rodolphe. Sur ces entrefaites, Seyton fut chargé par le grand-duc d'aller visiter plusieurs haras d'Autriche. Cette mission, qu'il ne pouvait refuser, ne devait le retenir que quinze jours au plus ; il partit, à son grand regret, dans un moment très-décisif pour sa sœur. Celle-ci fut à la fois chagrine et satisfaite de l'éloignement de son frère : elle perdait l'appui de ses conseils ; mais aussi, dans le cas où tout se découvrirait, il serait à l'abri de la colère du grand-duc. Sarah de-

vait tenir Seyton au courant, jour par jour, des différentes phases d'une affaire si importante pour tous deux. Afin de correspondre plus sûrement et plus secrètement, ils convinrent d'un chiffre dont Polidori devait avoir aussi la clef. Cette précaution seule prouve que Sarah avait à entretenir son frère d'autre chose que de son amour pour Rodolphe. En effet, cette femme égoïste, froide, ambitieuse, n'avait pas senti se fondre les glaces de son cœur à l'embrace-ment de l'amour passionné qu'elle avait allumé. La maternité ne fut pour elle qu'un moyen d'action de plus sur Rodolphe, et n'attendrit pas même cette âme d'airain. La jeunesse, le fol amour, l'inexpérience de ce prince presque enfant, si perfidement attiré dans une position inextricable, inspiraient à peine de l'intérêt à cette femme égoïste ; dans ses intimes confidences à Tom, elle se plaignait avec dédain et amertume de la faiblesse de cet adolescent, qui tremblait devant le plus paternel des princes allemands *qui vivait bien longtemps !* En un mot, cette



correspondance entre le frère et la sœur dévoilait clairement leur égoïsme intéressé, leurs ambitieux calculs, leur impatience... presque homicide, et mettait à nu les ressorts de cette trame ténébreuse couronnée par le mariage de Rodolphe. Une des lettres de Sarah à son frère fut soustraite par Polidori, intermédiaire de cette correspondance. On verra plus tard dans quel but.

Peu de jours après le départ de Seyton, Sarah se trouvait au cercle de la grande-duchesse douairière. Plusieurs femmes la regardaient d'un air étonné et chuchotaient avec leurs voisines. La grande-duchesse Judith, malgré ses quatre-vingt-dix ans, avait l'oreille fine et la vue bonne : ce petit manège ne lui échappa pas. Elle fit signe à une des dames de son service de venir auprès d'elle, et apprit ainsi que l'on trouvait

mademoiselle Sarah Seyton de Halsbury moins svelte, moins élancée que d'habitude. La vieille princesse adorait sa jeune protégée ; elle eût répondu à Dieu de la vertu de Sarah. Indignée de la méchanceté de ces observations, elle haussa les épaules, et dit tout haut, du bout du salon où elle se tenait :

« Ma chère Sarah, écoutez ! »

Sarah se leva.

Il lui fallut traverser le cercle pour arriver auprès de la princesse, qui voulait, dans une intention toute bienveillante et par le seul fait de cette *traversée*, confondre les calomniateurs, et leur prouver victorieusement que la taille de sa protégée n'avait rien perdu de sa finesse et de sa grâce. Hélas ! l'ennemie la plus perfide n'eût pas mieux imaginé que n'imaginait l'excellente princesse, dans son désir de défendre sa protégée. Celle-ci vint à elle. Il fallut le profond respect qu'on portait à la grande-duchesse pour comprimer un murmure de surprise et d'indignation lorsque la jeune fille traversa le cercle. Les gens les moins clairvoyants s'aperçurent de ce que Sarah *ne voulait pas* cacher plus longtemps, car sa grossesse aurait pu se dissimuler encore ; mais l'am-

bitieuse femme avait ménagé cet éclat, afin de forcer Rodolphe à déclarer son mariage.

La grande-duchesse, ne se rendant pourtant pas encore à l'évidence, dit tout bas à Sarah :

« Ma chère enfant, vous êtes aujourd'hui affreusement habillée... Vous qui avez une taille à tenir dans les dix doigts, vous n'êtes plus reconnaissable. »

.....

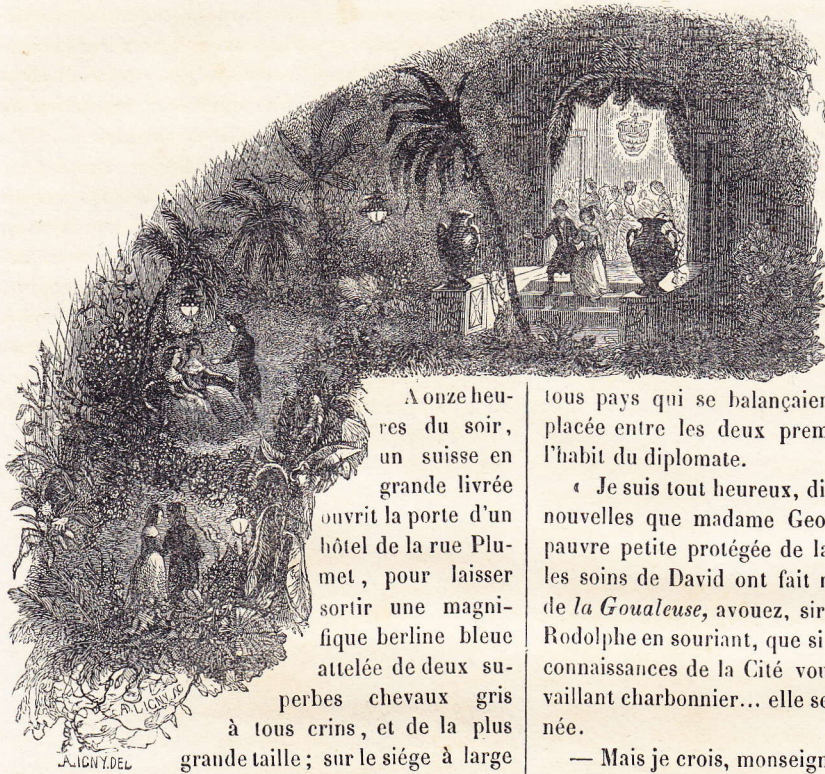
Nous raconterons plus tard les suites de cette découverte, qui amena de grands et terribles événements. Mais nous dirons dès à présent ce que le lecteur a sans doute déjà deviné... que *Fleur-de-Marie* était le fruit du mariage secret de Rodolphe et de Sarah... et que tous deux croyaient leur fille morte.

.....

On n'a pas oublié que Rodolphe, après avoir visité la maison de la rue du Temple, était rentré chez lui, et qu'il devait, le soir même, se rendre à un bal donné par madame l'ambassadrice de "... C'est à cette fête que nous suivrons Son Altesse le grand-duc régnant de Gérostein, GUSTAVE-RODOLPHE, voyageant en France sous le nom de *comte de Duren*.



XXVI. — LE BAL.



A onze heures du soir, un suisse en grande livrée ouvrit la porte d'un hôtel de la rue Plumet, pour laisser sortir une magnifique berline bleue attelée de deux superbes chevaux gris à tous crins, et de la plus grande taille; sur le siège à large housse frangée de crépines de soie, se carrait, coiffé d'un tricorne aplati, un énorme cocher, rendu plus énorme encore par une pelisse bleue fourrée, à collet-pèlerine de martre, couturée d'argent sur toutes les tailles, et cuirassée de brandebourgs; derrière le carrosse un valet de pied gigantesque et poudré, vêtu d'une livrée bleue, jonquille et argent, accostait un chasseur aux moustaches formidables, galonné comme un tambour-major, et dont le chapeau, largement bordé, était à demi caché par une touffe flottante de plumes jaunes et bleues.

Les lanternes jetaient une vive clarté dans l'intérieur de cette voiture doublée de satin; l'on pouvait y voir Rodolphe, assis à droite, ayant à sa gauche le baron de Graün, et devant lui le fidèle Murph.

Par déférence pour le souverain que représentait l'ambassadeur chez lequel il se rendait au bal, Rodolphe portait seulement sur son habit la plaque diamantée de l'ordre de ***.

Le ruban orange et la croix d'émail de grand commandeur de l'*Aigle d'or* de *Gérolstein* pendaient au cou de sir Walter Murph; le baron de Graün était décoré des mêmes insignes. On ne parle que pour mémoire d'une innombrable quantité de croix de

tous pays qui se balançaient à une chaînette d'or placée entre les deux premières boutonnières de l'habit du diplomate.

« Je suis tout heureux, dit Rodolphe, des bonnes nouvelles que madame George me donne sur ma pauvre petite protégée de la ferme de Bouqueval; les soins de David ont fait merveille. Et à propos de *la Goualeuse*, avouez, sir Walter Murph, ajouta Rodolphe en souriant, que si l'une de vos mauvaises connaissances de la Cité vous voyait ainsi *déguisé*, vaillant charbonnier... elle serait furieusement étonnée.

— Mais je crois, monseigneur, que Votre Altesse Royale causerait la même surprise si elle voulait aller ce soir rue du Temple faire une visite d'amitié à madame Pipelet, dans l'intention d'égayer un peu la mélancolie de ce pauvre Alfred... victime de l'inférieur Cabrion.

— Monseigneur nous a si parfaitement dépeint Alfred avec son majestueux habit vert, son air doctoral et son inamovible chapeau-tromblon, dit le baron, que je crois le voir trôner dans sa loge obscure et enfumée. Du reste, Votre Altesse Royale est, j'ose l'espérer, satisfaite des indications de mon agent secret? Cette maison de la rue du Temple a complètement répondu à l'attente de monseigneur?

— Oui..., dit Rodolphe; j'ai même trouvé là plus que je n'attendais. » Puis après un moment de triste silence, et pour chasser l'idée pénible que lui causaient ses craintes au sujet de la marquise d'Harville, il reprit d'un ton plus gai : « Je n'ose avouer cette puérilité, mais je trouve assez de



Le prince Rodolphe au bal.

piquant dans ces contrastes : après avoir ce matin offert un verre de cassis à madame Pipelet et gardé sa loge, me retrouver ce soir... un de ces privilèges qui, *par la grâce de Dieu*, règnent sur ce bas-monde.

(*L'homme aux quarante écus disait ses rentes tout comme un millionnaire*), ajouta Rodolphe en manière de parenthèse et d'allusion au peu d'étendue de ses États.



— Mais bien des millionnaires, monseigneur, n'auraient pas le rare, l'admirable bon sens de l'homme aux quarante écus, dit le baron.

— Ah ! mon cher de Graün, vous êtes trop bon, mille fois trop bon ; vous me comblez, » reprit Rodolphe avec une ironie moqueuse, pendant que le baron regardait Murph en homme qui s'aperçoit trop tard qu'il a dit une sottise.

« En vérité, reprit Rodolphe, je ne sais, mon cher de Graün, comment reconnaître la bonne opinion que vous voulez bien avoir de moi, et surtout comment vous rendre flatterie pour flatterie.

— Monseigneur... je vous en supplie, ne prenez pas cette peine, » dit le baron, qui avait un moment oublié que Rodolphe se vengeait toujours des louanges, dont il avait horreur, par des railleries imitoyables.

« Comment donc, baron ! mais je ne veux pas être en reste avec vous ; vous avez loué mon esprit, je m'en vais vous rendre votre éloge en louant votre figure, car d'honneur, baron, c'est tout au plus si vous avez vingt ans ; l'Antinoüs n'a pas des traits plus enchanteurs que les vôtres.

— Ah ! monseigneur... grâce !...

— Regardez donc, Murph ; l'Apollon a-t-il des formes à la fois plus sveltes, plus élégantes et plus juvéniles ?

— Monseigneur... il y avait si longtemps que je ne m'étais permis la moindre flatterie.

— Vois donc, Murph, ce cercle d'or qui retient, sans les cacher, les boucles de sa belle chevelure noire qui flotte sur son cou divin...

— Ah ! monseigneur... grâce... grâce, je me repens..., » dit le malheureux diplomate avec une expression de désespoir comique. (On n'a pas ou-

bli qu'il avait cinquante ans, les cheveux gris, crépés et poudrés, une haute cravate blanche, le visage maigre et des besicles d'or.)

« Pardon pour le baron, monseigneur ; ne l'accablez pas sous le poids de cette mythologie, dit le squire en riant ; je suis caution auprès de Votre Altesse Royale que de longtemps il ne s'avisera plus de dire... une flatterie, puisque dans le nouveau vocabulaire de Géroldstein le mot vérité se traduit ainsi.

— Et toi aussi, vieux Murph ? à ce moment tu oses...

— Monseigneur, ce pauvre de Graün m'afflige... je désire partager sa punition.

— Monsieur mon charbonnier ordinaire, voilà un dévouement à l'amitié qui vous honore. Mais, sérieusement, mon cher de Graün, comment oubliez-vous que je ne permets la flatterie qu'à d'Harneim et à ses pareils ? car, il faut être charitable, ils ne sauraient me dire autre chose : c'est le ramage de leur plumage ; mais un homme de votre goût et de votre esprit !... fi, baron !

— Eh bien ! monseigneur, dit résolument le baron, il y a beaucoup d'orgueil, que Votre Altesse Royale me pardonne ma franchise, dans votre aversion pour la louange.

— A la bonne heure ! baron, j'aime mieux cela ; expliquez-vous.

— Eh bien, monseigneur, c'est absolument comme si une très-jolie femme disait à un de ses admirateurs : Mon Dieu ! je sais que je suis charmante ; votre approbation est parfaitement vaine et fastidieuse. A quoi bon affirmer l'évidence ? S'en va-t-on crier par les rues : Le soleil éclaire ?

— Ceci est plus adroit, baron, et plus dangereux ;

aussi, pour varier votre supplice, je vous avouerai que cet infernal Polidori n'eût pas trouvé mieux pour dissimuler le poison de la flatterie.

— Monseigneur, je me tais.

— Ainsi, Votre Altesse Royale, dit sérieusement Murph cette fois, ne doute plus maintenant que ce ne soit Polidori qu'elle ait retrouvé rue du Temple?

— Je n'en doute plus, puisque vous avez été prévenu qu'il était à Paris depuis quelque temps.

— J'avais oublié, ou plutôt omis, de vous parler de lui, monseigneur, dit tristement Murph, parce que je sais combien le souvenir de cet homme est odieux à Votre Altesse Royale. »

Les traits de Rodolphe s'assombrirent de nouveau ; plongé dans de tristes réflexions, il garda le silence jusqu'au moment où la voiture entra dans la cour de l'ambassade.

Toutes les fenêtres de cet immense hôtel brillaient éclairées dans la nuit noire ; une haie de laquais en grande livrée s'étendait depuis le péristyle et les antichambres jusqu'aux salons d'attente où se trouvaient les valets de chambre.



M. le comte*** et madame la comtesse*** avaient eu le soin de se tenir dans leur premier salon de réception jusqu'à l'arrivée de Rodolphe. Il entra bientôt, suivi de Murph et de M. de Graün.

Rodolphe était alors âgé de trente-six ans ; mais, quoiqu'il approchât du déclin de la vie, la parfaite régularité de ses beaux traits, l'air de dignité affable répandu dans toute sa personne, l'auraient toujours rendu extrêmement remarquable, lors même que ces avantages n'eussent pas été rehaussés de l'auguste éclat de son rang. C'était enfin un prince dans l'idéalité poétique du mot.

Vêtu très-simplement, Rodolphe portait une cra-

vate et un gilet blancs ; son habit bleu boutonné très-haut, et au côté gauche duquel brillait une plaque de diamants, dessinait sa taille, aussi fine qu'élégante et souple, et son pantalon de casimir noir, assez juste, laissait voir un pied charmant chaussé de bas de soie à jour.

Le grand-duc allait si peu dans le monde, que son arrivée produisit une certaine sensation ; tous les regards s'arrêtèrent sur lui, lorsqu'il parut dans le premier salon de l'ambassade, accompagné de Murph et du baron de Graün qui se tenaient à quelques pas derrière lui. Un attaché, chargé de surveiller sa venue, alla aussitôt en avertir la comtesse*** ; celle-ci, ainsi que son mari, s'avança au-devant de Rodolphe, en lui disant :

« Je ne sais comment exprimer à Votre Altesse Royale toute ma reconnaissance pour la faveur dont elle daigne nous honorer aujourd'hui.

— Vous savez, madame l'ambassadrice, que je suis toujours très-empressé de vous faire ma cour, et très-heureux de pouvoir dire à monsieur l'ambassadeur combien je lui suis affectionné ; car nous sommes d'anciennes connaissances, monsieur le comte.

— Votre Altesse Royale, en daignant se le rappeler, me donne un nouveau motif de ne jamais oublier ses bontés.

— Je vous assure, monsieur le comte, que ce n'est pas ma faute si certains souvenirs me sont toujours présents ; j'ai le bonheur de ne garder la mémoire que de ce qui m'a été très-agréable.

— Mais votre Altesse Royale est merveilleusement douée, dit en souriant la comtesse de ***.

— N'est-ce pas, madame ? Ainsi, dans bien des années, j'aurai, je l'espère, le plaisir de vous rappeler ce jour, et le goût, l'élégance extrêmes qui président à ce bal... Car franchement, je puis vous dire cela tout bas, il n'y a que vous qui sachiez donner des fêtes.

— Monseigneur !...

— Et ce n'est pas tout ; dites-moi donc, madame, pourquoi les femmes me paraissent toujours plus jolies chez vous qu'ailleurs ?

— C'est que Votre Altesse Royale étend jusqu'à ces dames la bienveillante indulgence qu'elle nous témoigne, dit le comte.

— Permettez-moi de ne pas être de votre avis, monsieur le comte ; je crois que cela dépend absolument de madame l'ambassadrice.

— Votre Altesse Royale voudrait-elle avoir la bonté de m'expliquer ce prodige ? dit la comtesse en souriant.

— Mais c'est tout simple, madame ; vous savez

accueillir toutes ces belles dames avec une urbanité si parfaite, une grâce si exquise, vous leur dites à chacune un mot si charmant et si flatteur, que celles qui ne méritent pas tout à fait... tout à fait vos aimables louanges, dit Rodolphe en souriant avec malice, en sont d'autant plus radieuses, tandis que celles qui les méritent... sont non moins radieuses d'être si justement appréciées par vous : ces innocentes satisfactions épanouissent toutes les physionomies : le bonheur rend attrayantes les moins agréables, et voilà pourquoi, madame la comtesse, les femmes semblent toujours plus jolies chez vous qu'ailleurs... Je suis sûr que monsieur l'ambassadeur dira comme moi.

— Votre Altesse Royale me donne de trop excellentes raisons de penser comme elle pour que je ne m'y rende pas.

— Et moi, monseigneur, dit la comtesse de***, au risque d'être un peu comme ces belles dames qui ne méritent pas tout à fait... les louanges qu'on leur donne, j'accepte la flatteuse explica-

tion de Votre Altesse Royale avec autant de reconnaissance et de plaisir que si c'était une vérité...

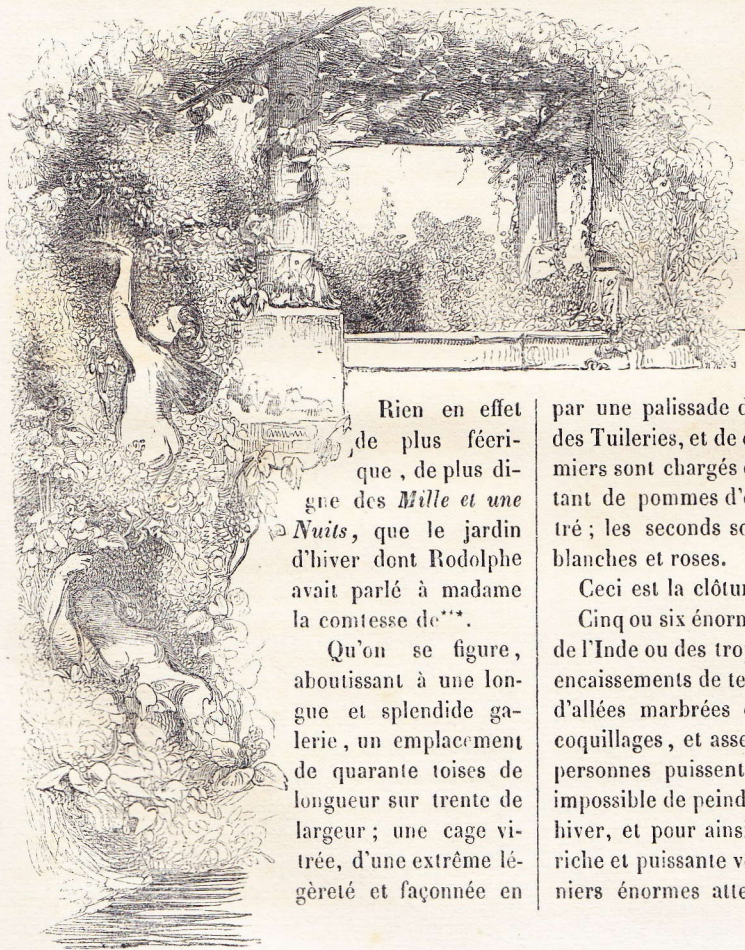
— Pour vous convaincre, madame, que rien n'est plus réel, faisons quelques observations à propos des effets de la louange sur la physiono-

— Ah ! monseigneur... ce serait un piège horrible, dit en riant la comtesse de***.

— Allons, madame l'ambassadrice, je renonce à mon projet, mais à une condition... c'est que vous me permettiez de vous offrir un moment mon bras... On m'a parlé d'un jardin d'hiver... véritablement féérique... Est-ce que vous voudrez bien me faire voir cette merveille des *Mille et une Nuits* ?

— Avec le plus grand plaisir, monseigneur... mais on a fait un récit très-exagéré à Votre Altesse Royale... Elle va d'ailleurs en juger... à moins que son indulgence habituelle ne l'abuse... »

Rodolphe offrit son bras à l'ambassadrice, et entra avec elle dans les autres salons, pendant que le comte de*** s'entretenait avec le baron de Graün et Murph, qu'il connaissait depuis longtemps.



Rien en effet de plus féérique, de plus digne des *Mille et une Nuits*, que le jardin d'hiver dont Rodolphe avait parlé à madame la comtesse de***.

Qu'on se figure, aboutissant à une longue et splendide galerie, un emplacement de quarante toises de longueur sur trente de largeur ; une cage vitrée, d'une extrême légèreté et façonnée en

voûte, recouvre à une hauteur de cinquante pieds environ ce parallélogramme ; les murailles, recouvertes d'une infinité de glaces sur lesquelles se croisent les petites losanges vertes d'un treillage de jonc à mailles très-serrées, ressemblent à un berceau à jour, grâce à la réflexion de la lumière sur les miroirs, et sont presque entièrement cachées

par une palissade d'orangers aussi gros que ceux des Tuileries, et de camélias de même force ; les premiers sont chargés de fruits qui brillent comme autant de pommes d'or sur un feuillage d'un vert lustré ; les seconds sont émaillés de fleurs pourpres, blanches et roses.

Ceci est la clôture de ce jardin.

Cinq ou six énormes massifs d'arbres et d'arbustes de l'Inde ou des tropiques, plantés dans de profonds encaissements de terre de bruyère, sont environnés d'allées marbrées d'une charmante mosaïque de coquillages, et assez larges pour que deux ou trois personnes puissent s'y promener de front. Il est impossible de peindre l'effet que produisait, en plein hiver, et pour ainsi dire au milieu d'un bal, cette riche et puissante végétation exotique. Ici des bananiers énormes atteignent presque les vitres de la

voûte, et mêlent leurs larges palmes d'un vert étincelant aux feuilles lancéolées des grands magnoliers, dont quelques-uns sont déjà couverts de grosses fleurs aussi odorantes que magnifiques ; de leur calice en forme de cloche, pourpre au dehors, argenté en dedans, s'élancent des étamines d'or ; plus loin, des palmiers, des dattiers du Levant, des lataniers rouges, des figuiers de l'Inde, tous robustes, vivaces, feuillus, complètent ces immenses massifs de verdure tropicale, verdure crue, lustrée, éclatante, qui, aux lumières, semblent emprunter l'éclat de l'émeraude.

Le long des treillages, entre les orangers, parmi les massifs, enlacées d'un arbre à l'autre, ici en cordons de feuilles et de fleurs, là contournées en spirales, plus loin mêlées en réseaux inextricables, courent, serpentent, grimpent jusqu'au faite de la voûte vitrée, une innombrable quantité de plantes sarmenteuses ; les grenadilles ailées, les passiflores aux larges fleurs de pourpre striées d'azur et couronnées d'une aigrette d'un violet noir, retombent du faite de la voûte comme de colossales guirlandes, et semblent vouloir y remonter en jetant leurs vrilles délicates aux flèches des gigantesques aloès.

Ailleurs un bignonia de l'Inde, aux longs calices d'un jaune-soufre, au feuillage léger, est entouré d'un stéphanotis aux fleurs charnues et blanches, qui répandent une senteur si suave ; ces deux lianes, ainsienlacées, festonnent de leur frange verte à clochettes d'or et d'argent les feuilles immenses et veloutées d'un figuier de l'Inde. Plus loin enfin jaillissent et retombent en cascades végétales et diaprées une innombrable quantité de tiges d'asclépiades dont les feuilles et les ombelles de quinze ou vingt fleurs étoilées sont si épaisses, si polies, qu'on dirait des bouquets d'émail rose, entourés de petites feuilles de porcelaine verte. Les bordures des massifs se composent de bruyères du Cap, de tulipes de Thol, de narcisses de Constantinople, d'hyacinthes de Perse, de cyclamens, d'iris, qui forment une sorte de tapis naturel où toutes les couleurs, toutes les nuances se confondent de la manière la plus splendide.

Des lanternes chinoises, d'une soie transparente, les unes d'un bleu pâle, les autres d'un rose tendre, à demi cachées par le feuillage, éclairent ce jardin. Il est impossible de rendre la lueur mystérieuse et douce qui résultait du mélange de ces deux nuances ; lueur charmante, fantastique, qui tenait de la limpidité bleuâtre d'une belle nuit d'été légèrement rosée par les reflets vermeils d'une aurore boréale.

On arrivait à cette immense serre chaude, surbaissée de deux ou trois pieds, par une longue galerie éblouissante d'or, de glaces, de cristaux, de lumières. Cette flamboyante clarté encadrait, pour ainsi dire, la pénombre où se dessinaient vaguement les grands arbres exotiques que l'on apercevait à travers une large baie à demi fermée par deux hautes portières de velours cramoisi... On eût dit une gigantesque fenêtre ouverte sur quelque beau paysage d'Asie pendant la sérénité d'une nuit crépusculaire.

Vue du fond de ce jardin d'hiver où étaient disposés d'immenses divans sous un dôme de feuillage et de fleurs, la galerie offrait un contraste inverse avec la douce obscurité de la serre.

C'était au loin une espèce de brume lumineuse, dorée, sur laquelle étincelaient, miroitaient, comme une broderie vivante, les couleurs éclatantes et variées des robes de femmes, et les scintillations prismatiques des pierreries et des diamants ou l'or des uniformes.



Les sons de l'orchestre, affaiblis par la distance et par le sourd et joyeux bourdonnement de la galerie, venaient mélodieusement mourir dans le feuillage immobile des grands arbres exotiques.

Involontairement on parlait à voix basse dans ce jardin ; on y entendait à peine le bruit léger des pas

LES
MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—
1844